

John
MacArthur

ACTES

13-28



230, RUE LUPIEN
TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G8T 6W4
CANADA

Portrait d'une Église efficace

1

Il y avait dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs : Barnabas, Siméon appelé Niger, Lucius de Cyrène, Manahen, qui avait été élevé avec Hérode le tétrarque, et Saul. Pendant qu'ils servaient le Seigneur dans leur ministère et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit dit : Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent partir. Barnabas et Saul, envoyés par le Saint-Esprit, descendirent à Séleucie, et de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre. Arrivés à Salamine, ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils avaient Jean pour aide. Ayant ensuite traversé toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un certain magicien, faux prophète juif, nommé Bar-Jésus, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme intelligent. Ce dernier fit appeler Barnabas et Saul, et manifesta le désir d'entendre la parole de Dieu. Mais Elymas, le magicien, – car c'est ce que signifie son nom, – leur faisait opposition, cherchant à détourner de la foi le proconsul. Alors

Saul, appelé aussi Paul, rempli du Saint-Esprit, fixa les regards sur lui, et dit : Homme plein de toute espèce de ruse et de fraude, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur ? Maintenant voici, la main du Seigneur est sur toi, tu seras aveugle, et pour un temps tu ne verras pas le soleil. Aussitôt l'obscurité et les ténèbres tombèrent sur lui, et il cherchait, en tâtonnant, des personnes pour le guider. Alors le proconsul, voyant ce qui était arrivé, crut, étant frappé de la doctrine du Seigneur. Paul et ses compagnons, s'étant embarqués à Paphos, se rendirent à Perge en Pamphylie. Jean se sépara d'eux, et retourna à Jérusalem. (13.1-13)

Il y a une grande part de vérité dans l'adage humoristique selon lequel il existerait trois types de personnes : celles qui font que les choses se produisent, celles qui observent ce qui se produit et celles qui s'interrogent sur ce qui s'est produit. Or, cet adage ne s'applique pas qu'aux individus mais aussi aux Églises. En effet, certaines sont dynamiques et tentent par tous les moyens de bouleverser le monde en lui apportant l'Évangile ; certaines savent que Dieu agit au sein d'autres Églises et se demandent pourquoi cette même puissance leur demeure inaccessible ; d'autres encore, se contentant d'exister, dépérissent envahies par les mauvaises herbes spirituelles (et peut-être même physiques). Cependant, ces dernières n'ont d'influence que sur la vie sociale de leurs membres.

Dans Actes 11, Luc nous présente un type de responsables et d'assemblée dont Dieu se sert pour que les choses se produisent : l'Église d'Antioche. Première tête de pont du christianisme dans le monde païen, cette Église connaît des débuts impressionnants. Luc précise qu'un « grand nombre de personnes crurent et se convertirent au Seigneur » (Ac 11.21) grâce au ministère des Hellénistes qui ont fui Jérusalem à la suite du martyr d'Étienne (11.19,20). Sous l'habile direction de Barnabas et de Saul, l'Église d'Antioche croît remarquablement (11.26). C'est d'ailleurs à Antioche qu'on donnera pour la première fois le nom de *chrétiens* aux disciples de Jésus-Christ (11.26), nom moqueur que les croyants porteront néanmoins avec fierté. En outre, les membres de cette Église principalement non

juive ont manifesté leur amour pour leurs frères juifs en leur faisant parvenir un secours contre la famine (11.27-30).

Toutefois, ce qui fait la force de l'Église d'Antioche, c'est avant tout sa soumission au Saint-Esprit. Les responsables (voir 11.24 ; 13.9) et les membres (13.2,4) de cette Église, en effet, sont remplis du Saint-Esprit, qui est la force motrice de leur ministère et dont ils dépendent entièrement.

À quoi reconnaît-on une Église remplie du Saint-Esprit ? Tout simplement à ses membres, qui se soumettent à la volonté de Dieu. Puisque Dieu révèle sa volonté dans l'Écriture, l'Église remplie du Saint-Esprit sera profondément attachée à la Parole de Dieu. Il suffit de comparer Éphésiens 5 et Colossiens 3 pour constater que le fait d'être rempli de l'Esprit et celui de laisser la Parole demeurer en nous engendrent les mêmes résultats. Il s'agit ni plus ni moins des deux facettes d'une même réalité spirituelle.

Le chapitre 13 marque un tournant décisif dans le livre des Actes. Les douze premiers chapitres portent essentiellement sur le ministère de Pierre, tandis que les chapitres suivants sont consacrés à Paul. Jusqu'ici, l'accent a été mis sur l'Église juive de Jérusalem et de Judée. Les chapitres 13 à 28, quant à eux, décrivent l'expansion de l'Église d'origine païenne dans tout l'Empire romain. Or, c'est depuis la dynamique Église d'Antioche, dont la doctrine est saine, la croissance forte et la soumission à l'Esprit évidente, que se déploie la bannière des missions en terre païenne. Bref, cette Église est dotée de responsables spirituels, exerçant un ministère spirituel, qui accompliront une mission spirituelle, affronteront l'opposition spirituelle et remporteront la victoire spirituelle.

DES RESPONSABLES SPIRITUELS

Il y avait dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs : Barnabas, Siméon appelé Niger, Lucius de Cyrène, Manahen, qui avait été élevé avec Hérode le tétrarque, et Saul. (13.1)

Pour qu'une Église soit efficace et forte, à l'instar de celle d'Antioche, il est nécessaire qu'elle soit dirigée par des hommes de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur accorde toujours une grande

importance au choix des responsables spirituels (Actes 6.3 ; 1 Ti 3.1-13 ; Tit 1.5-9 ; voir aussi Os 4.9 ; Mt 9.36). Voilà donc les cinq hommes qui formeront le noyau du ministère exercé à Antioche.

Luc présente ces hommes comme étant **des prophètes et des docteurs**, deux titres importants dans le Nouveau Testament. Les **prophètes**, pour leur part, jouent un grand rôle au sein de l'Église apostolique (voir 1 Co 12.28 ; Ép 2.20 ; 3.5 ; 4.11). Tout comme les apôtres, ils prêchent la Parole de Dieu et sont tenus, au sein de l'Église primitive, d'enseigner la saine doctrine aux Églises locales. Il leur arrive alors de recevoir de Dieu une nouvelle révélation, comme en témoignent Actes 11.28 et Actes 21.10 et 11. Dans ces deux récits, on constatera que les prophètes, contrairement aux apôtres, font l'objet de révélations pratiques et non doctrinales. La fonction de prophètes, en tant que récepteurs des révélations divines, sera appelée à disparaître avec la cessation des dons-signes temporaires. Même leur ministère, comme celui des apôtres, cédera la place à ceux des pasteurs-enseignants et des évangélistes (voir Ép 4.11,12), qui seront anciens et évêques (1 Ti 3.1s ; Tit 1.5-9). (Pour en savoir davantage sur la cessation des dons-signes, consultez mon livre anglais *Charismatic Chaos*, Grand Rapids : Zondervan, 1992 et *1 Corinthiens*, les Commentaires bibliques IMPACT, Trois-Rivières [Québec] : 2000.)

Les prophètes édifient donc ici les saints en prêchant par exposition des révélations déjà reçues (voir 1 Th 5.20). Or, bien que les prophètes de ce type unique cesseront d'exister, le don de la prédication de la Parole de Dieu, qui est comparable au leur, se perpétuera néanmoins. Ce don sera accordé aux pasteurs et aux évangélistes, qui proclameront ce que Pierre appelle « la parole prophétique » (2 Pi 1.19), et sera essentiel à la santé spirituelle de l'Église (voir Ro 10.14-18). N'oublions pas que, jusqu'au retour du Seigneur, « l'esprit de la prophétie » continuera d'être « le témoignage de Jésus » (Ap 19.10).

Les **docteurs**, quant à eux, joueront un rôle primordial au sein de l'Église contemporaine (voir 1 Co 12.28 ; Ép 4.11 ; Ja 3.1). Leur ministère consiste à faire clairement comprendre les vérités bibliques et se distingue de celui des prophètes en ce qu'il repose principalement sur la pédagogie plutôt que sur la proclamation. Pour saisir les nuances qui le différencient de celui des prédicateurs, il suffit d'examiner des

textes qui traitent de ces deux ministères. Précisons toutefois qu'il est possible à un même homme de posséder les deux dons et d'assumer les deux fonctions, tel que l'indique Actes 15.35.

Parmi les dirigeants de l'Église d'Antioche se trouvent cinq hommes qui sont à la fois prédicateurs et enseignants de la Parole. C'est d'ailleurs grâce à leur ministère que l'Église s'édifie dans la foi.

Les multiples mentions de **Barnabas** dans les chapitres antérieurs du livre des Actes nous renseignent sur lui : il s'agit d'un Lévite, originaire de Chypre, appelé Joseph à la naissance, mais à qui les apôtres donneront le nom de **Barnabas**, qui signifie « fils d'exhortation » et qui rend justice à cet homme doux et charitable (4.36). C'est lui qui a convaincu les croyants sceptiques et soupçonneux de Jérusalem de l'authenticité de la conversion de Saul (9.27). C'est également lui que l'Église de Jérusalem a plus tard envoyé vérifier s'il était vrai que des païens avaient été sauvés à Antioche (11.22), preuve de la grande estime que cette Église a pour lui. C'est encore lui qui a ramené Saul de Tarse pour qu'il prenne part au ministère mis en œuvre à Antioche (11.25,26). L'Église d'Antioche l'a ensuite envoyé, accompagné de Saul, à Jérusalem pour porter un secours aux frères de la Judée (11.30).

Par contre, on connaît peu de choses sur **Siméon, Lucius** et **Manahen**. Luc précise que **Siméon [est] appelé Niger** (qui signifie « noir »), ce qui peut laisser supposer qu'il s'agit d'un homme au teint basané, d'un Africain, ou des deux. Bien qu'il n'en existe aucune preuve, certains avancent qu'il s'agirait de Simon de Cyrène, qui a porté la croix de Jésus (Mc 15.21). Mais c'est en fait **Lucius**, et non Siméon, qu'on reconnaît comme étant originaire de la ville nord-africaine de Cyrène. De même, comme le prétendent certains, rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit du Lucius que Paul salue dans Ro 16.21, et encore moins de Luc, le médecin. Quant à **Manahen**, Luc le distingue des autres du fait qu'il a **été élevé avec Hérode le tétrarque** (Hérode Antipas, le roi Hérode des Évangiles). *Suntrophos* (**été élevé avec**) peut être rendu par « frère adoptif ». Il a grandi à la cour d'Hérode le Grand, dans l'entourage d'Hérode Antipas. Puis il y a **Saul**, alias Paul, qui se passe de présentations, car personne n'ignore que c'est à ses efforts inlassables que l'Évangile doit de s'être répandu

dans tout le monde païen. Voilà donc les bergers qui amèneront le troupeau à œuvrer avec efficacité et à bouleverser le monde.

UN MINISTÈRE SPIRITUEL

Pendant qu'ils servaient le Seigneur dans leur ministère et qu'ils jeûnaient (13.2a)

Quelle est la responsabilité de tout berger spirituel, sinon celle d'exercer un ministère spirituel ? Or, contrairement aux nombreux ouvriers contemporains qui s'investissent dans des activités et des programmes stériles, les responsables de l'Église d'Antioche comprennent en quoi consiste leur mandat spirituel et suivent l'exemple des apôtres, qui se consacrent à la prière et au ministère de la Parole (Ac 6.4). Voilà assurément les priorités de tout homme de Dieu.

Le verbe **servaient** provient de *leitourgeô*, dont le sens original est « occuper des fonctions officielles ». Ce mot « désigne les orateurs attiques qui servent l'État à leurs propres frais » (A. T. Robertson, *Word Pictures in the New Testament*, Grand Rapids : Baker, réédition de l'édition 1930, 3 : p. 177). C'est donc avec fidélité que les responsables de l'Église d'Antioche s'acquittent des fonctions que Dieu leur a confiées et exercent leur ministère (2 Ti 4.5).

Cependant, le sens scripturaire de *leitourgeô* transcende la notion de service public pour désigner le service sacerdotal. En effet, dans la version des Septante, ce verbe est attribué aux prêtres qui servent dans le temple (Ex 28.41). Le fait d'assumer un rôle de responsable au sein de l'Église doit donc être perçu comme un acte d'adoration envers Dieu, qui consiste à lui offrir des sacrifices spirituels (voir Hé 13.15,16), notamment la prière, le soin des brebis, l'étude, la prédication et l'enseignement de la Parole.

On remarquera ici que les responsables ne [*servent*] pas l'assemblée mais **le Seigneur**. En cela, comprenons que c'est à Dieu qu'est destiné tout ministère spirituel (voir Ac 20.19,20). Ceux qui visent à servir les gens sont parfois tentés de transiger sur ce principe, mais ils échapperont à cet écueil en faisant du Seigneur l'objet de leur ministère.

À l'instar des croyants de Macédoine, celui qui œuvre dans le ministère doit d'abord se donner lui-même au Seigneur, avant de se donner aux autres croyants (voir 2 Co 8.5). Il doit s'efforcer de se présenter « devant Dieu [*non devant les hommes*] comme un homme éprouvé » (2 Ti 2.15). De plus, comme il en va de tout croyant, l'homme de Dieu doit tout faire « de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour des hommes », car c'est « Christ, le Seigneur » qu'il sert (Col 3.23,24).

La Bible associe souvent le jeûne (**ils jeûnaient**) à la prière vigilante et enflammée (voir Né 1.4 ; Ps 35.13 ; Da 9.3 ; Mt 17.21 ; Lu 2.37 ; 5.33 ; Ac 14.23). En tant que croyant, il arrive qu'on soit si absorbé par des questions spirituelles qu'on en perde le goût de manger ou qu'on renonce à se nourrir pour se consacrer à une intercession soutenue. Mais celui qui est étranger au jeûne risque fort de l'être également à ce type de préoccupation. Précisons que, même si l'Écriture ne prescrit aucunement aux croyants de jeûner, Jésus présumait que ses disciples le feraient (Mt 6.17 ; Lu 5.33-35). À l'opposé du jeûne ostentatoire et hypocrite des pharisiens, le jeûne des croyants est destiné uniquement à Dieu (Mt 6.16-18). (Pour en savoir davantage sur le jeûne, consulter mon commentaire intitulé *Matthieu Tome 1*, MacArthur [*Trois-Rivières, Québec: Éditions Impact, 2008*], p.597.)

UNE MISSION SPIRITUELLE

le Saint-Esprit dit : Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent partir. Barnabas et Saul, envoyés par le Saint-Esprit, descendirent à Séleucie, et de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre. Arrivés à Salamine, ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils avaient Jean pour aide. (13.2b-5)

L'homme spirituel dont le ministère spirituel est efficace ne peut que voir Dieu donner de l'ampleur à sa mission spirituelle. Comme Dieu confie des responsabilités toujours plus grandes à ceux qui le servent déjà activement, il risque peu de tirer un chrétien oisif de sa tablette et de le dépoussiérer pour ensuite lui confier une œuvre

d'envergure. On constatera que Saul et Barnabas servent déjà le Seigneur avec consécration lorsque celui-ci les appelle à exercer un autre ministère. C'est donc à des hommes d'expérience et de confiance que Dieu choisit de confier la mission, de suprême importance, d'évangélisation des païens.

Luc confirme ici le fait que le Seigneur doit être l'objet de tout ministère, en précisant que l'Esprit lui-même demande que lui soient mis à part (**mettez-moi à part**) Barnabas et Saul. Voilà donc les hommes qu'il s'est choisis, dont il disposera à sa guise et qu'il enverra là où bon lui semblera.

Voici un autre principe à dégager de ce texte : c'est le Dieu souverain qui appelle quiconque à endosser un ministère. Ce n'est effectivement pas l'Église qui choisit Saul et Barnabas, qui, étant ses meilleurs éléments, auraient probablement figuré en fin de liste si cette décision lui avait appartenu. Saul et Barnabas ne se sont pas non plus portés volontaires. C'est plutôt par l'Esprit souverain qu'ils sont **appelés** à prendre part à l'œuvre missionnaire à temps plein.

Un dernier principe à tirer de ce passage est l'importance d'attendre, pour agir, le moment choisi par Dieu. Notons qu'au lieu d'échafauder des plans et d'élaborer des stratégies pour évangéliser les païens, l'Église d'Antioche se consacre aux ministères que Dieu lui a déjà confiés. D'ailleurs, comment pourrait-on mieux parvenir à discerner la volonté de Dieu pour l'avenir qu'en faisant sa volonté dans le présent ?

Bien qu'on ne sache de quelle façon **le Saint-Esprit** communique son dessein à l'Église d'Antioche, il est raisonnable de penser qu'il le fait par l'intermédiaire d'un des prophètes. Quoi qu'il en soit, l'Église se soumet d'emblée à la volonté divine, sans murmures ni ressentiment. Le Saint-Esprit lui réclame ses meilleurs éléments, désir auquel elle accède de bon cœur en lui consacrant Saul et Barnabas.

Après **avoir jeûné et prié**, sans doute pour le succès du ministère de Saul et de Barnabas, les responsables **leur [imposent] les mains**. Précisons que l'imposition des mains ne vise pas à remplir Saul et Barnabas du Saint-Esprit ni à les consacrer au ministère, puisqu'ils sont déjà tous deux remplis de l'Esprit (Ac 9.17 ; 11.24) et qu'ils œuvrent depuis déjà plusieurs années. L'imposition des mains permet plutôt l'identification de l'Église avec les missionnaires, ainsi que

la confirmation de leur mission et leur unification (voir No 8.10 ; 27.18-23).

Ainsi, après avoir prié pour Saul et Barnabas et s'être publiquement identifiés à eux, les membres de l'Église d'Antioche **les [laissent] partir** (*apoluô*). Or, il est évident depuis le premier verset que c'est l'Esprit, et non l'Église, qui envoie ces deux missionnaires. Par conséquent, tout ce que peut faire l'Église, c'est de couper le cordon et les laisser partir. Cette vérité se répète dans le verset 4, où Luc précise à nouveau que les missionnaires sont **envoyés par le Saint-Esprit**.

Leur mission débute lorsqu'ils quittent Antioche pour **[descendre] à Séleucie**. Située à une trentaine de kilomètres de là, près de l'embouchure de l'Oronte, **Séleucie** tient lieu de port à Antioche. Le texte n'indique pas si, pour s'y rendre, les missionnaires empruntent la route ou descendent l'Oronte, mais nous savons qu'à Séleucie **ils [s'embarquent] pour l'île de Chypre**.

Chypre est la troisième île en importance de la Méditerranée, après la Sicile et la Sardaigne. Étant située à une centaine de kilomètres de la côte syrienne, elle doit être visible par temps clair depuis Séleucie. Le corps de l'île s'étend sur une longueur de 145 km à 160 km et sur une largeur d'environ 100 km. À l'époque du Nouveau Testament, ses deux plus grandes villes sont Salamine, port principal et métropole commerciale de l'île, et Paphos, sa capitale.

Saul et Barnabas choisissent d'entamer leur œuvre missionnaire sur l'île de Chypre pour plusieurs raisons évidentes. Selon Actes 4.36, il s'agit de la terre natale de Barnabas, et donc d'un territoire connu de lui. Elle est située à proximité d'Antioche, à deux jours de voyage par mer tout au plus, sans compter que les Juifs y sont nombreux. Alors, comment choisir meilleur tremplin pour se lancer à l'assaut du monde païen ?

Arrivés dans la principale ville portuaire de **Salamine**, **ils [annoncent] la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs**. Tel qu'à son habitude lors de ses voyages missionnaires, Paul prêche l'Évangile d'abord aux Juifs, qui habitent alors Chypre en assez grand nombre pour se permettre de soutenir plusieurs synagogues à Salamine. Allant de synagogue en synagogue, Saul et Barnabas **[ont] Jean pour aide**. Celui-ci est originaire de Jérusalem (Ac 12.12) et

cousin de Barnabas (Col 4.10). Or, c'est ce même Jean, surnommé Marc, que Saul et Barnabas ont emmené avec eux lorsqu'ils sont retournés de Jérusalem à Antioche, après avoir apporté un secours aux frères de Judée (Ac 12.25). Il ne fait donc aucun doute que celui-ci a quitté Antioche avec Saul et Barnabas et que, bien qu'il soit sur le point de les désertir pour retourner à Jérusalem, il fait encore ici partie de l'équipe, et aide Saul et Barnabas à mener à bien leur mission spirituelle.

L'OPPOSITION SPIRITUELLE

Ayant ensuite traversé toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un certain magicien, faux prophète juif, nommé Bar-Jésus, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme intelligent. Ce dernier fit appeler Barnabas et Saul, et manifesta le désir d'entendre la parole de Dieu. Mais Elymas, le magicien, – car c'est ce que signifie son nom, – leur faisait opposition, cherchant à détourner de la foi le proconsul. [...] Paul et ses compagnons, s'étant embarqués à Paphos, se rendirent à Perge en Pamphylie. Jean se sépara d'eux, et retourna à Jérusalem. (13.6-8,13)

Lorsque le peuple de Dieu cherche à faire progresser ses desseins, il doit s'attendre à ce que Satan s'y oppose. L'équipe missionnaire a maintenant traversé **toute l'île**, de Salamine à son extrémité nord-est **jusqu'à Paphos**, située sur la côte sud-ouest. Notons qu'en plus d'être le haut lieu du gouvernement romain, **Paphos** est alors :

le lieu de prédilection des adorateurs d'Aphrodite (Vénus) [...] Aphrodisia est le plus grand festival donné en l'honneur d'Aphrodite sur l'île de Chypre. Les festivités ont lieu au printemps et durent trois jours. On vient nombreux pour y participer, non seulement des quatre coins de Chypre mais aussi des pays avoisinants (Charles F. Pfeiffer et Howard F. Vos, *The Wycliffe Historical Geography of Bible Lands*, Chicago : Moody, 1967, p. 305-306).

Dans cette ville règne l'immoralité : « Les rites destinés à Aphrodite qui ont cours à Paphos sont accompagnés d'une grande prostitution religieuse » (Pfeiffer et Vos, p. 306).

Ici même, dans la capitale, **ils [trouvent] un certain magicien**. Comme cela s'est produit pour Pierre et Jean lorsqu'ils ont proclamé l'Évangile en Samarie, Saul et Barnabas font face à un **magicien**. Précisons que le terme *magos* (**magicien**) ne désigne pas forcément une personne perverse. Dans Matthieu 2.1, par exemple, il désigne les mages qui ont rendu visite à l'enfant Jésus et à sa famille. À l'origine, ce terme désignait les membres de la tribu sacerdotale appartenant à Madian, qui étaient versés en astronomie, astrologie, agriculture, mathématiques et histoire. En outre, ils se livraient à diverses pratiques occultes et étaient réputés pour leur habileté à interpréter les songes (voir Da 2.1s). Par ailleurs, leur pouvoir politique et leur influence étaient tels qu'aucun dirigeant perse ne pouvait accéder au pouvoir sans leur consentement. (Pour en savoir davantage à ce sujet, consulter mon commentaire intitulé *Matthieu Tome 1*, MacArthur [Trois-Rivières, Québec: Éditions Impact, 2008], p. 52-55.) Par la suite, cependant, le terme **magicien** a servi à désigner toutes sortes d'adeptes de magie et d'occultisme. **Bar-Jésus**, étant **juif**, ne compte évidemment pas au nombre des magiciens médo-perses mais est plutôt, tout comme Simon (Ac 8.9-11), un homme frauduleux qui fait un mauvais emploi de ses connaissances.

D'après Luc, Bar-Jésus est non seulement magicien, mais aussi **faux prophète**. Pour comble d'ironie, son nom signifie « fils du salut », nom plutôt étrange pour un faux prophète. Rien d'étonnant à ce qu'un tel homme se soit attaché aux pas du **proconsul** romain, si on considère que le royaume des ténèbres cherche constamment à influencer ceux qui sont au pouvoir. En effet, une grande part du mal qui sévit dans le monde est attribuable à cette influence maléfique qu'exercent les « esprits méchants dans les lieux célestes » (Ép 6.12 ; voir aussi Da 10.13 – 11.1).

Sergius Paulus, que Luc présente comme étant un **homme intelligent**, est le gouverneur romain de Chypre. Une inscription découverte à Soloi, située sur la côte nord de Chypre, permet de confirmer la véracité de ce renseignement. Cette inscription est datée

de l'époque « du mandat proconsulaire de Paulus » (sir William M. Ramsay, *St. Paul the Traveller and the Roman Citizen*, réimpression ; Grand Rapids : Baker, 1975, p. 74).

En tant que Romain intelligent, ce gouverneur s'intéresse indubitablement de près aux nouvelles philosophies et croyances religieuses. Le fait qu'il ait dans son entourage un enseignant juif (encore qu'il s'agisse d'un renégat) démontre qu'il porte un certain intérêt au judaïsme. Et voilà qu'arrivent Saul et Barnabas, deux enseignants juifs de plus, auprès de qui il pourra en apprendre davantage sur la foi judaïque. Comme son rôle de gouverneur l'oblige de toute manière à enquêter sur cette nouvelle doctrine qui balaye Chypre, il fait donc **appeler Barnabas et Saul, et [manifeste] le désir d'entendre la parole de Dieu.**

Craignant que Sergius Paulus ne se convertisse, ce qui entraînerait la perte de son propre statut, **Elymas, le magicien, – car c'est ce que signifie son nom, – leur [fait] opposition, cherchant à détourner de la foi le proconsul** pour le compte de Satan, son infâme maître. À l'instar de nombreux Juifs de l'époque, Bar-Jésus possède aussi un nom grec, **Elymas**, par lequel il est connu à la cour de Sergius Paulus. Précisons que la parenthèse de Luc – **car c'est ce que signifie son nom** – n'indique pas que Elymas soit l'équivalent grec du nom Bar-Jésus. Elymas est plutôt la translittération d'un mot arabe signifiant « magicien » (Simon J. Kistemaker, *New Testament Commentary: Acts*, Grand Rapids : Baker, 1990, p. 462).

Retenons la précieuse leçon que contiennent ces versets : amener une personne à Christ ne constitue pas un simple exercice académique non plus que le résultat d'un argumentaire réussi. Y parvenir exige en fait qu'on livre une guerre sans merci aux forces de l'enfer. Voilà pourquoi Saul et Barnabas doivent combattre Bar-Jésus pour l'âme de Sergius Paulus.

Néanmoins, les attaques provenant de l'extérieur ne constituent pas la seule stratégie dont use Satan pour porter atteinte à l'Église. En effet, au cours des siècles, il lui a fait beaucoup plus de tort en suscitant des attaques de l'intérieur. Il n'est donc pas surprenant qu'il cherche ici à faire dérailler la mission auprès des païens en exerçant aussi des pressions de l'intérieur, qui se traduisent par la désertion de Jean, surnommé Marc. Au terme de leur mission à Chypre, **Paul et**

ses compagnons, s'étant embarqués à Paphos, se [rendent] à Perge en Pamphylie. Jean se [sépare] d'eux, et [retourne] à Jérusalem. Perge est alors une ville importante de la province romaine de Pamphylie, en Asie Mineure.

Pour quelle raison exactement **Jean se [sépare-t-il] d'eux, et [retourne-t-il] à Jérusalem** ? Nul ne saurait le dire avec certitude. Certains suggèrent qu'il craint de voyager dans les périlleuses montagnes de la **Pamphylie**, où foisonnent les hordes de brigands (voir 2 Co 11.26). D'autres sont d'avis qu'il éprouve du ressentiment par rapport au fait que Paul a pris de l'ascendant sur son cousin, Barnabas. D'autres encore croient qu'il désapprouve le fait que Paul cherche instamment à annoncer la Bonne Nouvelle aux païens. Puis d'autres avancent qu'il redoute la persécution. Mais qu'importe sa raison d'agir de la sorte, Paul ne la considère pas valable (Ac 15.38). On admettra que, même si la désertion de Jean, surnommé Marc, ne mettra pas fin à la mission de Paul et de Barnabas auprès des païens, elle divisera malheureusement cette équipe gagnante (Ac 15.36-40). C'est ainsi que la discorde, les divisions et la désunion au sein de l'Église sapent les œuvres de Dieu qui résistent aux tempêtes de l'opposition extérieure.

LA VICTOIRE SPIRITUELLE

Alors Saul, appelé aussi Paul, rempli du Saint-Esprit, fixa les regards sur lui, et dit : Homme plein de toute espèce de ruse et de fraude, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur ? Maintenant voici, la main du Seigneur est sur toi, tu seras aveugle, et pour un temps tu ne verras pas le soleil. Aussitôt l'obscurité et les ténèbres tombèrent sur lui, et il cherchait, en tâtonnant, des personnes pour le guider. Alors le proconsul, voyant ce qui était arrivé, crut, étant frappé de la doctrine du Seigneur. (13.9-12)

Le combat livré pour l'âme de Sergius Paulus atteint ici son point culminant. **Saul**, dont Luc précise le nom romain, à savoir **Paul**, en a maintenant assez de ce magicien perturbateur. C'est alors que, **rempli du Saint-Esprit, il [fixe] les regards sur Bar-Jésus**, ce faux prophète

qui, comme le sont tous ceux qui donnent dans l'occultisme et qui s'attachent à la doctrine du diable, est **plein de toute espèce de ruse et de fraude**. Le mot grec *dolos* (**ruse**) signifie « piège ». Ainsi, Bar-Jésus n'est qu'un trompe-l'œil astucieux, un piège dans lequel tombent des victimes inconscientes du danger qui les guette. Le mot *radiourgias* (**fraude**), quant à lui, n'apparaît qu'ici dans le Nouveau Testament. À l'origine, il signifiait « aise ou facilité à agir ; d'où, disposition à faire n'importe quoi, bon ou mauvais ; et conséquemment, imprudence, manque de scrupules et méchanceté » (Marvin R. Vincent, *Word Studies in the New Testament*, Grand Rapids : Eerdmans, 1946, 1 : p. 516). Ce Bar-Jésus n'a donc rien du « fils du salut » ni du prophète juste, qu'il aime prétendre être, mais tout plutôt du **fils du diable**, comme l'en accuse Paul, qui l'expose pour ce qu'il est réellement : **ennemi de toute justice**. Sachant que cet homme déforme et travestit continuellement la vérité de Dieu, Paul se fait cinglant : « **ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur ?** »

Bar-Jésus ne va toutefois pas s'en tirer aussi facilement. Ayant aveuglé spirituellement plus d'une personne, il va lui-même être frappé de cécité, ce dont l'informe Paul : **la main du Seigneur est sur toi, tu seras aveugle, et pour un temps tu ne verras pas le soleil**. Le fait que la cécité de Bar-Jésus ne sera que temporaire témoigne de la miséricorde de Dieu à son égard ; et il est à souhaiter qu'il sera également guéri de sa cécité spirituelle.

La victoire spirituelle des missionnaires n'a pas seulement un côté négatif, qui se traduit par la défaite de Bar-Jésus, mais également un côté positif. En effet, l'émissaire de Satan est maintenant vaincu et réduit au silence, ce qui permettra à Paul et à Barnabas de remporter le combat livré pour l'âme de Sergius Paulus : **Alors le proconsul, voyant ce qui était arrivé, crut, étant frappé de la doctrine du Seigneur**. Comme si souvent rapporté dans le livre des Actes, Dieu a opéré un miracle pour confirmer l'authenticité de ses messagers et la véracité de sa Parole. Fait révélateur : c'est **la doctrine du Seigneur**, et non le miracle renversant dont il vient d'être témoin, qui pousse le **proconsul** à croire. Il est effectivement **frappé de la doctrine du Seigneur** et non du miracle accompli.

Il n'y a pas lieu de douter de l'authenticité de la conversion de Sergius Paulus, qui est d'ailleurs attestée dans certaines sources

parabibliques. sir William Ramsay, grand archéologue du XIX^e siècle, « soutient, en se fondant sur diverses sources littéraires, que Sergia Paulla, la fille du proconsul, était chrétienne, tout comme l'était le fils de celle-ci, Gaïus Caristianus Fronto, premier citoyen d'Antioche de Pisidie à siéger au sénat romain » (Richard N. Longenecker, « The Acts of the Apostles » dans *The Expositor's Bible Commentary*, Grand Rapids : Zondervan, 1981,9 : p. 421 ; voir aussi E. M. Blaiklock, *The Archaeology of the New Testament*, Grand Rapids : Zondervan, 1977, p. 107 ; J. A. Thompson, *La Bible à la lumière de l'archéologie*, France : La Ligue de la Lecture de la Bible, 1975, p. 352). Quoi qu'il en soit, hormis ces preuves extérieures, Luc ne laisse aucune place au doute quant à la conversion de Sergius Paulus, qui « constitue l'événement marquant du récit chypriote » (John B. Polhill, *The New American Commentary: Acts*, Nashville : Broadman, 1992, p. 295). Ainsi, tandis que son conseiller de jadis est plongé dans les ténèbres physiques, le proconsul émerge des ténèbres spirituelles pour entrer dans la lumière glorieuse de l'Évangile.

De tout temps, l'Église d'Antioche est un exemple d'Église efficace. La mission couronnée de succès qu'elle a initiée pour évangéliser le monde païen a marqué un tournant décisif dans l'histoire. Tant et si bien que la véritable Église de Jésus-Christ sur terre aujourd'hui en est le patrimoine spirituel.

Paul prêche Jésus

2

De Perge ils poursuivirent leur route, et arrivèrent à Antioche de Pisidie. Étant entrés dans la synagogue le jour du sabbat, ils s'assirent. Après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue leur envoyèrent dire : Hommes frères, si vous avez quelque exhortation à adresser au peuple, parlez. Paul se leva et ayant fait signe de la main, il dit : Hommes Israélites, et vous qui craignez Dieu, écoutez ! Le Dieu de ce peuple d'Israël a choisi nos pères. Il mit ce peuple en honneur pendant son séjour au pays d'Égypte, et il l'en fit sortir par son bras puissant. Il les nourrit près de quarante ans dans le désert ; et, ayant détruit sept nations au pays de Canaan, il leur en accorda le territoire comme propriété. Après cela, durant quatre cent cinquante ans environ, il leur donna des juges, jusqu'au prophète Samuel. Ils demandèrent alors un roi. Et Dieu leur donna, pendant quarante ans, Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin ; puis, l'ayant rejeté, il leur suscita pour roi David, auquel il a rendu ce témoignage : J'ai trouvé David, fils d'Isaï, homme selon mon cœur, qui accomplira

toutes mes volontés. C'est de la postérité de David que Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël un Sauveur, qui est Jésus. Avant sa venue, Jean avait prêché le baptême de repentance à tout le peuple d'Israël. Et lorsque Jean achevait sa course, il disait : Je ne suis pas celui que vous pensez ; mais voici, après moi vient celui dont je ne suis pas digne de délier les souliers. Hommes frères, fils de la race d'Abraham, et vous qui craignez Dieu, c'est à vous que cette parole de salut a été envoyée. Car les habitants de Jérusalem et leurs chefs ont méconnu Jésus, et, en le condamnant, ils ont accompli les paroles des prophètes qui se lisent chaque sabbat. Quoiqu'ils n'aient trouvé en lui rien qui soit digne de mort, ils ont demandé à Pilate de le faire mourir. Et, après qu'ils eurent accompli tout ce qui est écrit de lui, ils le descendirent de la croix et le déposèrent dans un sépulcre. Mais Dieu l'a ressuscité des morts. Il est apparu pendant plusieurs jours à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem, et qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple. Et nous, nous vous annonçons cette bonne nouvelle que la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants, en ressuscitant Jésus, selon ce qui est écrit dans le Psaume deuxième : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Qu'il l'ait ressuscité des morts, de telle sorte qu'il ne retournera pas à la corruption, c'est ce qu'il a déclaré, en disant : Je vous donnerai les grâces saintes promises à David, ces grâces qui sont assurées. C'est pourquoi il dit encore ailleurs : Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption. Or, David, après avoir en son temps servi au dessein de Dieu, est mort, a été réuni à ses pères, et a vu la corruption. Mais celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption. Sachez donc, hommes frères, que c'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui de toutes les choses dont vous ne pourriez être justifiés par la loi de Moïse. Ainsi, prenez garde qu'il ne vous arrive ce qui est dit dans les prophètes : Voyez, vous les arrogants, soyez étonnés et disparaissez ; car je vais faire en vos jours une œuvre, une œuvre que vous ne croiriez pas si on vous la racontait. (13.14-41)

« Si un archevêque avide de bonnes prédications m'offrait de vivre à une autre époque et en un autre lieu, écrit Warren Wiersbe, je lui demanderais sans hésitation de me « téléporter » en Grande-Bretagne lors du règne de la reine Victoria » (*Walking with the Giants*, Grand Rapids : Baker, 1980, p. 51). C'est que parmi les grands prédicateurs de l'époque, fait remarquer Wiersbe, se trouvaient Charles Spurgeon, Canon Henry Liddon, Alexander Maclaren, R. W. Dale, Alexander Whyte et Joseph Parker.

Cependant, à l'instar de Warren Wiersbe, tout véritable amateur de bonnes prédications (chaque chrétien devrait en être un) ne pourrait souhaiter mieux que de vivre à l'époque encore plus palpitante de l'Église primitive. En effet, n'est-ce pas alors que l'Église a connu ses prédications les plus mémorables ? Déjà dans le livre des Actes, Luc a présenté des prédicateurs inégalés tels que Pierre, Philippe et Étienne. Sans parler du plus grand d'entre eux, l'apôtre Paul, dont le premier (et le plus long) des sermons nous est rapporté dans le chapitre 13.

Bien qu'il s'agisse de son premier sermon à être consigné dans le livre des Actes, Paul n'en est pas pour autant à faire ses premières armes « en chaire ». Il a effectivement prêché à Damas immédiatement après sa conversion (Ac 9.20), lors des trois années qu'il a passées en Arabie (Ga 1.15-18) et lorsqu'il était pasteur à Antioche (Ac 13.1). En fait, il ne peut s'empêcher de prêcher (1 Co 9.16), puisque c'est exactement ce à quoi le Seigneur l'a appelé (Ac 26.15-20 ; 1 Co 1.17,21-23 ; 2 Co 5.19,20 ; Ro 15.19 ; Ép 3.8 ; Col 1.25,28 ; 1 Ti 2.7 ; 2 Ti 1.11). Les paroles que Paul adresse aux croyants de Rome reflètent d'ailleurs toute l'importance qu'il accorde à la prédication : « Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, s'il n'y a personne qui prêche ? » (Ro 10.14.) À Timothée, il adressera son appel classique à assumer cette responsabilité : « prêche la parole » (2 Ti 4.2). À Tite, il dira : « Pour toi, dis les choses qui sont conformes à la saine doctrine. » et « Dis ces choses [...] avec une pleine autorité » (Tit 2.1,15), soulignant le fait qu'il doit prêcher la doctrine avec autorité.

Malheureusement, au sein de l'Église contemporaine, rares sont ceux qui partagent l'engagement de Paul envers la prédication de la Parole. En effet, nous connaissons actuellement une pénurie en matière de prédication saine et biblique. Résultat : il y a « la famine dans le pays, non pas la disette du pain et la soif de l'eau, mais la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Éternel » (Am 8.11). De nos chaires se propagent les échos de la psychologie moderne, du verbiage relationnel, des commentaires mondains, des histoires, des homélies superficielles et de la rhétorique politique. Dans nos assemblées, qui recherchent la convivialité et le divertissement, beaucoup de gens considèrent la prédication comme un anachronisme. En conséquence, les pasteurs qui souhaitent s'investir dans la préparation de messages substantiels se voient accaparés par des programmes, des membres réfractaires et des chinoiseries administratives.

Bien des gens minimisent l'importance de la prédication de la Parole, mais il n'en reste pas moins que pour être forte spirituellement toute Église ne peut s'en passer. Le prédicateur, qui représente Christ auprès de son peuple, renforce le concept d'autorité et de soumission au sein du Corps de Christ. Or, le fait de transformer l'église en centre de thérapie ou de spectacle ne peut donc que nuire à cette autorité. Précisons également qu'un enseignement profondément biblique confirme l'autorité de la Parole de Dieu. Comment ne pas s'étonner alors de voir nombre de gens qui reconnaissent l'infailibilité de la Bible ne pas pour autant la prêcher par exposition (voir John MacArthur, « The Mandate of Biblical Inerrancy : Expository Preaching », *The Master's Seminary Journal* 1, printemps 1990, p. 3-15) ?

Le Nouveau Testament souligne continuellement l'importance de la prédication. Par exemple, Jésus a déclaré à un éventuel disciple : « va annoncer le royaume de Dieu » (Lu 9.60), comme il l'a fait lui-même (Lu 4.18,19,43). Paul, quant à lui, exigera de Timothée, son protégé, qu'il « prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non, [*reprenne*], censure, exhorte, avec toute douceur et en instruisant » (2 Ti 4.2), mettant ainsi cette responsabilité en lumière dans toute sa singularité et son intégralité. Il aura d'ailleurs prescrit antérieurement « que les anciens qui dirigent bien soient jugés dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à

l'enseignement » (1 Ti 5.17). Prêcher la Parole, voilà donc la passion et l'appel de Paul.

Mentionnons que chacun des grands réveils qui ont marqué l'histoire de l'Église a été déclenché par une prédication profondément biblique. C'est d'ailleurs ainsi que, prenant le relais des apôtres, les pères de l'Église ont prêché la Parole et gagné l'Empire romain à la cause de Christ. C'est également au moyen de la prédication que les grands réformateurs, tels que Luther, Calvin, Knox, Zwingli et Latimer, ont fait briller la lumière de la vérité sur l'Église de leur époque, alors captive des ténèbres depuis des siècles. Et comment taire le nom de John Owen, John Bunyan, Richard Baxter, Thomas Manton, Thomas Brooks, Thomas Watson et Jeremiah Burroughs, eux qui, grâce à leurs puissantes prédications, ont suscité un réveil chez les puritains de l'Angleterre du XVII^e siècle ? Sans oublier John Wesley, George Whitefield et Jonathan Edwards, qui ont repris le flambeau au XVIII^e siècle, en initiant le Grand Réveil. Puis sont apparus les Spurgeon, Parker, Maclaren et Whyte, mentionnés précédemment, qui se sont avérés une réelle bénédiction pour le XIX^e siècle. Conclusion : si l'Église actuelle demeure quasi étrangère à de véritables réveils, c'est peut-être parce que la saine doctrine y est peu enseignée.

Comme nous ne l'ignorons pas, l'Église est née le jour de la Pentecôte où Pierre a prêché (Ac 2.14s). L'Évangile s'est ensuite répandu en Samarie par la prédication de Philippe (Ac 8.4,5,12), pour ensuite s'étendre dans tout le monde païen, toujours par le truchement des puissantes prédications des messagers élus de Dieu.

L'équipe missionnaire a d'abord séjourné à Chypre, l'île natale de Barnabas, et se rend maintenant en Asie Mineure, la région natale de Paul. Elle a donc quitté Chypre et traversé la Méditerranée, parcourant près de 320 km vers le nord, jusqu'à Attalie, qui tient lieu de port à **Perge**. C'est ici que Jean, surnommé Marc, faussera compagnie à Paul et à Barnabas, pour retourner à Jérusalem.

Il semblerait que Paul et Barnabas ne prêchent pas à **Perge** en cette occasion, mais qu'ils le feront sur le chemin du retour (Ac 14.25). Pourquoi ? Certains alléguent que Paul souffre d'une maladie (voir Ga 4.13), peut-être la malaria, qui l'oblige à quitter les basses terres du littoral méditerranéen au profit des régions montagneuses plus

fraîches (Antioche de Pisidie est alors située à 1100 mètres au-dessus du niveau de la mer). Mais quelle qu'en soit la raison, **de Perge ils [poursuivent] leur route, et [arrivent] à Antioche de Pisidie**. Précisons que cette ville d'Asie Mineure n'a rien à voir avec la ville syrienne d'Antioche, d'où Paul et Barnabas ont été envoyés en mission.

On remarquera que Luc passe sous silence les détails du voyage des missionnaires, qui ne manque certainement pas d'être pénible (surtout si Paul a la malaria), car les 160 kilomètres qui séparent **Perge** et **Antioche de Pisidie**, à cette époque, sont semés d'embûches et de dangers. En effet, la route serpente à travers le Taurus et s'accroche à des falaises atteignant des hauteurs vertigineuses. Sans compter que les voyageurs sont obligés de traverser les rivières Kestros et Eurymédon, cours d'eau tumultueux qui menacent de déborder à tout instant. Notons également que, du temps de Paul, le Taurus a pour réputation d'être infesté de hordes de brigands qui s'opposent encore farouchement à Alexandre le Grand et à César Auguste. Or, c'est peut-être ce voyage qu'évoque Paul lorsqu'il écrit : « fréquemment en voyage j'ai été en péril sur les fleuves, en péril de la part des brigands » (2 Co 11.26).

Au terme de leur périlleux voyage, Paul et Barnabas arrivent à Antioche. Comme cela deviendra la coutume pour Paul, ils **[entrent] dans la synagogue le jour du sabbat [et ils s'assoient]**. Selon l'usage de l'époque, Paul, en tant que rabbin en visite dans une synagogue, se voit accorder le droit d'enseigner la Parole à l'assemblée. Or, Paul découvre en celle-ci un auditoire désireux d'entendre les vérités bibliques et déjà bien versé dans les Écritures. Comme à chaque fois qu'il présente l'Évangile, Paul table donc sur la connaissance de l'Ancien Testament que son auditoire et lui-même ont en commun. C'est ainsi que, le grand amour que l'apôtre voue à ses contemporains juifs et son ardent désir de les voir sauvés (Ro 10.1) l'amènent à enseigner la Parole dans les synagogues.

Le verset 15 nous indique quelle est la liturgie type des synagogues du 1^{er} siècle : le culte débute par la récitation du *Shema* (De 6.4s), la profession de foi judaïque, se poursuit par d'autres prières suivies de **la lecture de la loi et des prophètes**, et se termine par l'enseignement, portant habituellement sur le passage des

Écritures lu cette semaine-là. Comme c'est la coutume d'accorder aux visiteurs importants le privilège d'apporter l'enseignement, et à plus forte raison s'il s'agit comme Paul d'un élève du célèbre rabbin Gamaliel, **les chefs de la synagogue leur [envoient] dire : Hommes frères, si vous avez quelque exhortation à adresser au peuple, parlez.**

Dans sa souveraineté, le Saint-Esprit ouvre grand la porte à Paul en faisant concourir les circonstances à la libre proclamation de l'Évangile. **Paul se [lève]** donc, **et, ayant fait signe de la main** pour attirer l'attention de l'auditoire (voir Ac 12.17 ; 19.33 ; 21.40 ; 26.1), il entame son message. Notons que l'appellation **hommes Israélites** désigne les Juifs, tandis que **vous qui craignez Dieu** désigne les prosélytes d'origine païenne. Se sachant le porteur du message le plus important qu'il leur sera donné d'entendre, Paul les interpelle instamment (**écoutez**).

Le sermon de Paul porte essentiellement sur deux personnes : Dieu le Père (v. 17,18,19,20,21,22,23,30,33,37) et le Seigneur Jésus-Christ. Notons que, même si Jésus n'est nommé qu'au verset 23, sa vie, sa mort et sa résurrection constituent néanmoins le thème principal de ce sermon.

Paul organise son message évangélique en trois parties logiques, selon lesquelles il présente Jésus comme personnifiant l'apogée de l'histoire, l'accomplissement de la prophétie et la justification des pécheurs.

JÉSUS : L'APOGÉE DE L'HISTOIRE

Le Dieu de ce peuple d'Israël a choisi nos pères. Il mit ce peuple en honneur pendant son séjour au pays d'Égypte, et il l'en fit sortir par son bras puissant. Il les nourrit près de quarante ans dans le désert ; et, ayant détruit sept nations au pays de Canaan, il leur en accorda le territoire comme propriété. Après cela, durant quatre cent cinquante ans environ, il leur donna des juges, jusqu'au prophète Samuel. Ils demandèrent alors un roi. Et Dieu leur donna, pendant quarante ans, Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin ; puis, l'ayant rejeté, il leur suscita pour roi David, auquel il a rendu ce témoignage : J'ai trouvé David,

fil d'Isaï, homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés. (13.17-22)

Depuis fort longtemps déjà, l'homme se demande où (si cela se trouve) l'histoire le mènera. L'histoire a-t-elle une raison d'être, un dessein ou un point tournant ? Ou ne constitue-t-elle qu'une suite de levers et de couchers du soleil, d'années qui s'écoulent rapidement sans gagner de sens ni conduire nulle part ? L'histoire n'est-elle, comme l'enseignaient les stoïciens de l'époque de Paul et comme le font maintenant les adeptes des religions orientales contemporaines, qu'une série de cycles sans fin ?

Dans son roman intitulé *La Nausée*, le philosophe existentialiste français Jean-Paul Sartre exprime, par la bouche d'un de ses personnages, le désespoir lugubre qu'engendre un tel point de vue : « Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencements. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison, c'est une addition interminable et monotone » (Jean-Paul Sartre, *La nausée*, Paris : Éditions Gallimard, 1938, p. 62). Plus loin, le même personnage ajoute : « C'est que je pense, lui dis-je en riant, que nous voilà, tous tant que nous sommes, à manger et à boire pour conserver notre précieuse existence et qu'il n'y a rien, rien, aucune raison d'exister » (Jean-Paul Sartre, *La nausée*, Paris : Éditions Gallimard, 1938, p. 159).

Concevoir l'histoire comme le simple fruit du hasard plaît à ceux qui se complaisent dans le péché, car cela leur procure toute liberté d'agir à leur guise sans craindre de devoir un jour rendre des comptes à un juge moral divin. Comme l'exprime un des frères du roman de Dostoïevski intitulé *Les Frères Karamazov* : « S'il n'y a pas de Dieu, tout est permis » (Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Paris : Éditions Garnier Frères, 1969). Précisons, cependant, qu'une telle « liberté » constitue en réalité un écrasant fardeau de désespoir et de fatalisme. En effet, si on élimine Dieu, l'homme n'est plus qu'un « simple conglomérat d'atomes assemblés au hasard et emportés dans le courant capricieux d'une histoire vide de sens » (Francis A. Schaeffer, *La mort dans la cité*, Genève : La Maison de la Bible, 1974, p. 14).

Mais en dépit de tout ce cynisme et de tout ce désespoir, l'histoire avance *immanquablement* vers son but ultime, qui n'échappe à aucun des Juifs et des prosélytes d'origine païenne se trouvant parmi les auditeurs de Paul. En effet, tous savent que l'histoire connaîtra son apogée lorsque le Messie viendra établir son royaume et restaurer la communion qui existait entre Dieu et l'homme, anéantie par la chute de celui-ci, en délivrant l'homme des liens du péché. Nul n'ignore donc qu'au terme de l'histoire les rachetés jouiront à nouveau d'une pleine communion avec Dieu, à qui ils rendront gloire. Voici donc toute la raison d'être de l'histoire : l'incarnation de Jésus, sa mort sacrificielle, sa seconde venue par laquelle il établira son règne terrestre millénaire, ainsi que son règne éternel sur les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

En tant qu'orateur chevronné, Paul sait très bien que, pour atteindre son but, qui est de présenter Jésus comme le Messie tant attendu, il doit d'abord capter l'attention de son auditoire. C'est pourquoi il commence par aborder un sujet cher au cœur de ses compatriotes : le souci providentiel que Dieu porte à Israël.

Paul leur indique que ce souci tire son origine du fait que **le Dieu de ce peuple d'Israël a choisi leurs pères. Dieu**, comme Maître suprême de l'histoire, a souverainement **choisi les pères** (Abraham, Isaac, Jacob, Joseph) de la nation et a établi son alliance avec eux. Il précise également que, suite à l'ère patriarcale, Dieu **/a mis/ ce peuple en honneur pendant son séjour au pays d'Égypte**. Cette mention fait référence à l'accomplissement de son dessein souverain qui visait à faire croître le peuple en nombre et en influence.

Un jour, poursuit-il, il s'éleva « sur l'Égypte un nouveau roi, qui n'avait point connu Joseph » (Ex 1.8). Redoutant la puissance des Israélites toujours plus nombreux, ce roi les réduisit à l'esclavage et les traita avec cruauté. Dieu n'oublia toutefois pas son peuple en Égypte, **qu'il fit sortir par son bras puissant**. L'expression **par son bras puissant** corrobore la puissance de Dieu (Ps 89.11,14,22 ; 136.12 ; És 40.10 ; 51.9 ; 62.8 ; Jé 21.5 ; 27.5 ; 32.17,21 ; Éz 20.33,34). Précisons que par la suite cette même expression fut couramment et étroitement associée à la délivrance du peuple d'Israël captif des Égyptiens (Ex 6.6 ; De 4.34 ; 5.15 ; 7.19 ; 9.29 ; 26.8 ; 2 Ro 17.36 ; Ps 44.5).

Suite à l'Exode, Dieu a continué de prendre soin d'Israël, car il est écrit **qu'il les nourrit près de quarante ans dans le désert.**

Précisons que, même si les manuscrits pertinents expriment cette vérité de deux manières différentes, les uns par *etropophorâsen* (il les supporta) et les autres par *etrophophorâsân* (« il en prit soin ») (Bruce M. Metzger, *A Textual Commentary on the Greek New Testament*, Londres : United Bible Societies, 1975, p. 405), il n'en reste pas moins qu'ils disent juste dans les deux cas. En effet, il est vrai que, d'une part, Dieu a pris soin de son peuple pendant les quarante années qu'il a passées dans le désert (De 1.31 ; 2.7 ; 8.2,4 ; 29.5 ; Né 9.21) et que, d'autre part, Dieu a supporté ses péchés et sa rébellion (Né 9.16-19 ; Ps 95.7-11 ; Am 5.25,26 ; Hé 3.7-11,17,18). C'est donc dire que Dieu a pris soin de son peuple en dépit de sa rébellion et qu'il a supporté ses péchés, afin qu'Israël joue le rôle clé qu'il lui destinait dans l'histoire.

Au terme des quarante années d'errance dans le désert, Dieu a fait entrer une nouvelle génération d'Israélites en terre promise : **ayant détruit sept nations au pays de Canaan, il leur en accorda le territoire comme propriété [...] quatre cent cinquante ans environ** plus tard. Deutéronome 7.1 nomme les sept nations qui ont été détruites, dont Dieu **accorda** ultérieurement **le territoire comme propriété** à son propre peuple. Ainsi, Paul précise qu'entre le temps de la captivité en Égypte et la répartition du territoire conquis, **quatre cent cinquante ans environ** se sont écoulés, à savoir quatre cents ans de captivité en Égypte, quarante ans d'errance dans le désert, et une dizaine d'années depuis la traversée du Jourdain jusqu'à la répartition du territoire telle que rapportée dans Josué 14.1 et suivants. Or, tout au long de cette période, Dieu a agi avec puissance, amour et fidélité envers Israël.

Après avoir pris possession du territoire, le peuple d'Israël a continué de se montrer infidèle envers Dieu, qui lui demeura néanmoins fidèle. En effet, lorsque son peuple a été opprimé par ses ennemis, Dieu **donna des juges** (des libérateurs) **jusqu'au prophète Samuel**, qui a servi de pont entre la période des juges et celle des rois. Lui-même juge et **prophète Samuel** a effectivement été le dernier juge et oint le premier roi.

En proie à leur manque de confiance en Dieu et à leur désir d'être comme les autres nations, les Israélites **demandèrent alors un roi**, tel qu'il est écrit dans 1 Samuel 8.5 : « ils lui [*Samuel*] dirent : Voici, tu es vieux, et tes fils ne marchent point sur tes traces ; maintenant, établis sur nous un roi pour nous juger, comme il y en a chez toutes les nations. » C'est pourquoi, bien que par cette requête les Israélites l'aient rejeté (1 S 8.7), **Dieu leur donna, pendant quarante ans, Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin**. Il est à noter que le nom hébreu de Paul, à savoir Saul, lui a été donné en l'honneur de ce premier roi d'Israël, et que l'apôtre est lui aussi issu **de la tribu de Benjamin** (Ro 11.1 ; Ph 3.5). Voilà toutefois les deux seuls points de comparaison qui existent entre eux, car Paul est un serviteur fidèle de Dieu, tandis que Saül était orgueilleux, entêté et désobéissant. C'est d'ailleurs en raison de son refus délibéré de respecter les directives que Dieu lui avait explicitement données qu'il a été détrôné (1 S 15.1s), quoique Dieu lui ait accordé la grâce de régner **pendant quarante ans** sur son peuple. Il s'agit ici de la seule mention précise dans l'Écriture de la durée du règne de Saül, qui correspond à la durée précisée par Josèphe (David J. Williams, *New International Biblical Commentary: Acts*, Peabody, Mass. : Hendrickson, 1990, p. 232,233). Comme le texte hébreu omet de préciser l'âge qu'avait Saül lorsqu'il est devenu roi, que certains dans l'erreur présument être de quarante ans, il est juste qu'il ne soit pas précisé non plus dans nos versions contemporaines.

Lorsque Dieu a **rejeté** Saül en le destituant, **il leur suscita pour roi David**. De nature diamétralement opposée à Saül, David s'est montré obéissant, au point que Dieu **a rendu ce témoignage : J'ai trouvé David, fils d'Isaï, homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés**. Comment ne pas s'étonner de ce que Dieu a reconnu David comme étant un homme selon son cœur ? Après tout, cet homme n'a-t-il pas péché par lâcheté (1 S 21.10 – 22.1), adultère (2 S 11.1-4) et meurtre (2 S 12.9) ? Il faut donc en conclure que l'homme selon le cœur de Dieu n'est pas parfait. C'est un homme qui, ayant compris en quoi exactement il a péché, se repent. Comme c'est justement la façon dont David a réagi à la correction divine (Ps 32 ; 38 ; 51), réalisant qu'il voulait par-dessus tout accomplir la volonté de Dieu et lui permettre de le perfectionner, il est juste que David soit

décrit comme selon le cœur de Dieu (contrairement à Saül). Or, c'est de sa descendance qu'est né le Messie.

JÉSUS : L'ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHÉTIE

C'est de la postérité de David que Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël un Sauveur, qui est Jésus. Avant sa venue, Jean avait prêché le baptême de repentance à tout le peuple d'Israël. Et lorsque Jean achevait sa course, il disait : Je ne suis pas celui que vous pensez ; mais voici, après moi vient celui dont je ne suis pas digne de délier les souliers. Hommes frères, fils de la race d'Abraham, et vous qui craignez Dieu, c'est à vous que cette parole de salut a été envoyée. Car les habitants de Jérusalem et leurs chefs ont méconnu Jésus, et, en le condamnant, ils ont accompli les paroles des prophètes qui se lisent chaque sabbat. Quoiqu'ils n'aient trouvé en lui rien qui soit digne de mort, ils ont demandé à Pilate de le faire mourir. Et, après qu'ils eurent accompli tout ce qui est écrit de lui, ils le descendirent de la croix et le déposèrent dans un sépulcre. Mais Dieu l'a ressuscité des morts. Il est apparu pendant plusieurs jours à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem, et qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple. Et nous, nous vous annonçons cette bonne nouvelle que la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants, en ressuscitant Jésus, selon ce qui est écrit dans le Psaume deuxième : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Qu'il l'ait ressuscité des morts, de telle sorte qu'il ne retournera pas à la corruption, c'est ce qu'il a déclaré, en disant : Je vous donnerai les grâces saintes promises à David, ces grâces qui sont assurées. C'est pourquoi il dit encore ailleurs : Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption. Or, David, après avoir en son temps servi au dessein de Dieu, est mort, a été réuni à ses pères, et a vu la corruption. Mais celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption. (13.23-37)

Non seulement les livres de l'Ancien Testament convergent-ils vers Jésus-Christ du point de vue historique mais également du point de vue prophétique (Ap 19.10). C'est lui la postérité de la femme qui

a écrasé la tête du serpent (Ge 3.15), le Fils de la vierge dont le nom signifie « Dieu avec nous » (És 7.14), l'Admirable, le Conseiller et le Dieu puissant d'Ésaïe 9.5, ainsi que le Messie tant attendu. Sans compter qu'il est écrit que le Messie naîtrait à Bethléhem (Mi 5.2), et il en a été ainsi pour Jésus (Mt 2.1) ; qu'il serait de la postérité d'Abraham (Ge 12.2,3), de Jacob (No 24.17) et d'Isaï (És 11.1), et il en a été ainsi pour Jésus (Mt 1.1 ; Ga 3.16 ; Lu 3.32) ; qu'il serait le descendant de David (Jé 23.5 ; 2 S 7), et il en a été ainsi pour Jésus (Mt 1.1) ; qu'il serait souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek (Ps 110.4), et il en a été ainsi pour Jésus (Hé 6.20). De même, il a été prédit avec justesse, plusieurs siècles avant que ne se produise l'événement, que Jésus entrerait dans Jérusalem à dos d'âne (Za 9.9), que Juda trahirait Jésus (Ps 41.10) et que la trahison de Juda lui rapporterait trente sicles d'argent (Za 11.12). À la lumière de l'accomplissement de toutes ces prophéties, et de dizaines d'autres, comment nier que Jésus de Nazareth était bel et bien le Messie tant attendu qui avait été annoncé prophétiquement au peuple d'Israël ?

Le verset 23 établit un rapprochement entre les deux premiers énoncés de Paul : du point de vue historique, Jésus est **de la postérité de David** ; du point de vue prophétique, Jésus est le **Sauveur** que **Dieu, selon la prophétie, a suscité à Israël**. Conclusion : Jésus personnifie l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament relatives au Messie qui devait venir. C'est en lui que la **promesse** faite par Dieu dans l'Ancien Testament s'est accomplie.

La première prophétie que Paul rappelle à la mémoire de son auditoire est celle du précurseur du Messie, dont Ésaïe décrit le ministère :

Une voix crie : Préparez au désert le chemin de l'Éternel, aplanissez dans les lieux arides une route pour notre Dieu. Que toute vallée soit exhauscée, que toute montagne et toute colline soient abaissées ! Que les coteaux se changent en plaines, et les défilés étroits en vallons ! Alors la gloire de l'Éternel sera révélée, et au même instant toute chair la verra ; car la bouche de l'Éternel a parlé (És 40.3-5).

De ce précurseur, Dieu a dit : « Voici, j'enverrai mon messenger ; il préparera le chemin devant moi. Et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez ; et le messenger de l'alliance que vous désirez, voici, il vient, dit l'Éternel des armées » (Mal 3.1). Or, ces prophéties se sont réalisées en la personne de Jean-Baptiste, qui, **avant la venue du Messie, avait prêché le baptême de repentance à tout le peuple d'Israël**. Précisons qu'à l'époque de Jean, le **baptême** chrétien n'existait pas encore, et qu'il s'agissait en fait d'un cérémonial juif de purification, symbolisant une **repentance** véritable et sincère. Or, comme la repentance est depuis toujours indispensable au salut, Jean a appelé **tout le peuple d'Israël** à se repentir et à préparer son cœur à la venue du Messie.

Jean n'était pas le Messie, puisque **lorsque Jean achevait sa course, il disait : Je ne suis pas celui que vous pensez ; mais voici, après moi vient celui dont je ne suis pas digne de délier les souliers**. La remarquable humilité de cet homme, qui était pourtant le plus grand jusque là (Mt 11.11), lui interdisait de s'en vanter. C'est pourquoi, mis sur la sellette par les autorités juives, Jean a fait une nette distinction entre lui-même et le Messie qui devait venir :

Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites, pour lui demander : Toi, qui es-tu ? Il déclara, et sans restriction il affirma qu'il n'était pas le Christ. Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Es-tu Élie ? Et il dit : Je ne le suis point. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non. Ils lui dirent alors : Qui es-tu ? afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même ? Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme a dit Ésaïe, le prophète (Jn 1.19-23).

Jean ne se considère même **pas digne de délier les souliers** du Messie, tâche réservée au plus vil des esclaves.

Or, les auditeurs de Paul connaissent très bien le ministère de Jean, puisque certains disciples se trouvent en Asie Mineure à cette époque (Ac 19.1-3). Tout son auditoire doit donc savoir que Jean avait identifié Jésus de Nazareth comme le Messie (Jn 1.29,36).

Atteignant un point important de son sermon, Paul fait une pause pour donner du poids aux paroles qui vont suivre. S'adressant à nouveau aux deux types d'auditeurs présents – **hommes frères, fils de la race d'Abraham, et vous qui craignez Dieu** –, Paul déclare que **c'est à [eux] que cette parole de salut a été envoyée** par Jean, puisqu'elle a été proclamée et ainsi donnée pour le salut de « quiconque croit, du Juif premièrement, puis du Grec » (Ro 1.16).

En appliquant une technique qu'il privilégie dans ses écrits, Paul fait ici d'une pierre deux coups : il anticipe deux questions que ses auditeurs sont susceptibles de se poser et y répond dans un même élan (Ro 3.3,7-9,21 ; 6.1,15 ; 7.7,13 ; 9.14 ; 11.1,11 ; 1 Co 15.35 ; Ga 3.21).

Depuis le temps des apôtres jusqu'à aujourd'hui, la première de ces questions représente une énigme pour les Juifs : Si Jésus est le Messie, pourquoi nos chefs l'ont-ils méconnu ? À cette question, Paul donne la même réponse qu'Étienne : en raison de leur cœur endurci et corrompu. L'apôtre poursuit en ajoutant que **les habitants de Jérusalem et leurs chefs ont méconnu Jésus, et, en le condamnant, ils ont accompli les paroles des prophètes qui se lisent chaque sabbat**. Ainsi, les prétendus experts de l'Ancien Testament (les scribes, les pharisiens, les sadducéens et les sacrificateurs) sont ceux-là mêmes qui n'ont rien compris à ses préceptes (voir Mt 22.29 ; Jn 5.39). En effet, s'il en avait été autrement, ils auraient inévitablement reconnu le Messie en Jésus. Mais comment peut-on connaître la Parole vivante lorsqu'on ignore tout de la Parole écrite ? L'ignorance est donc devenue pour eux un mode de vie, car ils ont substitué le ritualisme à la vérité. Comble d'ironie, en **condamnant Jésus**, ils ont justement **accompli** les prophéties des Écritures auxquelles ils n'entendaient rien.

Paul répond ensuite à la seconde question qu'on n'aurait pas manqué de lui poser : Le rejet du Messie signifie-t-il l'annulation du plan de Dieu ? Loin de là, réplique en fait Paul. N'est-il pas prédit dans Ésaïe 53.3 que le Messie allait être « méprisé et abandonné des hommes » ? Ainsi, **quoiqu'ils n'aient trouvé en [Jésus] rien qui soit digne de mort**, la haine injustifiée qu'ils lui vouaient a poussé les Juifs à **[demander] à Pilate de le faire mourir**, réalisant ainsi sans le savoir la prophétie du Psaume 69.5 : « Ils sont plus nombreux

que les cheveux de ma tête, ceux qui me haïssent sans cause » (voir Jn 15.25).

Même le crime crapuleux de la Crucifixion accomplissait l'Écriture, tel que Paul le rappelle dans le verset 29 : **après qu'ils eurent accompli tout ce qui est écrit de lui, ils le descendirent de la croix et le déposèrent dans un sépulcre.** Voici quelques-unes des prophéties qui se sont accomplies sur la croix : le Messie a été un objet d'opprobre qu'on regardait en secouant la tête (Ps 109.25 ; voir aussi Mt 27.39) ; les foules assemblées à Golgotha l'ont regardé sur la croix (Ps 22.17 ; voir aussi Lu 23.35) ; ses bourreaux se sont partagé ses vêtements en les faisant tirer au sort (Ps 22.18 ; voir aussi Jn 19.23,24) ; on lui a servi du fiel et du vinaigre pour étancher sa soif (Ps 69.22 ; voir aussi Mt 27.34) ; il s'est exclamé sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps 22.2 ; voir aussi Mt 27.46) ; il a ajouté : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » (Ps 31.6 ; voir aussi Lu 23.46) ; ses bourreaux n'ont brisé aucun de ses os (Ps 34.21 ; voir aussi Jn 19.33) ; il s'est fait percer le côté (Za 12.10 ; voir aussi Jn 19.34).

Outre toutes ces prophéties, le simple fait que l'Ancien Testament ait prédit que le Messie mourrait *crucifié* devrait suffire à nous remplir d'étonnement, si on considère que les Juifs ne pratiquaient pas la crucifixion et ignoraient peut-être même jusqu'à l'existence de cette forme d'exécution du temps de l'Ancien Testament. Pourtant, cela n'a empêché ni Moïse ni David d'annoncer la mort du Messie sur la croix dans le Psaume 22 et Nombres 21 (voir Jn 3.14).

L'ensevelissement de Christ représente également l'accomplissement d'une prophétie. En effet, on avait pour coutume à l'époque d'ensevelir ceux qui mouraient par crucifixion dans des fosses communes, car ce type d'exécution était habituellement réservé aux plus vils des criminels. Pourtant, après la mort de Jésus, on a déposé son corps **dans un sépulcre.** Or, ce détail d'apparence anodine était l'accomplissement de la prophétie faite dans Ésaïe 53.9 : « on a mis son sépulcre parmi les méchants, son tombeau avec le riche ».

Dans le verset 30, Paul en vient au cœur même de son sermon en énonçant la vérité maîtresse des prédications apostoliques, selon laquelle **Dieu [a] ressuscité [Jésus] des morts** (voir Ac 2.24,32 ; 3.15 ; 4.10 ; 5.30 ; 10.40). De toutes les preuves qui corroborent

que Jésus est bel et bien le Messie, voilà bien la plus probante. Tel que Paul l'écrira plus tard, Jésus a été « déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts » (Ro 1.4).

Pour attester la résurrection de Jésus, Paul précise que Christ **est apparu pendant plusieurs jours à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem, et qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple**, dont le nombre dépassait les cinq cents (1 Co 15.6), y compris Paul lui-même (1 Co 15.8). Par ailleurs, quelle autre explication logique pourrait-on donner aux événements qui se sont produits le matin de la première Pâque, si ce n'est que Jésus était ressuscité des morts ? (Pour connaître les diverses théories alléguées et réfutées, consultez *Matthew 24-28*, MacArthur New Testament Commentary, Chicago : Moody, 1989, p. 317s ; Josh McDowell, *Qui dites-vous que je suis ?*, Cergy-Pontoise [Belgique] : Éditions Sator, 1986 ; Frank Morison, *Who Moved the Stone*, Grand Rapids : Zondervan, 1958, p. 88s ; George Eldon Ladd, *I Believe in the Résurrection of Jésus*, Grand Rapids : Eerdmans, 1976, p. 132s.)

Pour clore cette section sur la résurrection, Paul démontre que par elle **cette bonne nouvelle de la promesse faite par Dieu à nos pères a été accomplie**. Dans les versets 33 à 37, Paul mentionne trois des composantes de cette promesse.

La première, tirée de Psaume 2.7, a vu son accomplissement dans le fait que Dieu **[a ressuscité] Jésus, selon ce qui est écrit dans le Psaume deuxième : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui**. Ce verset que cite Paul annonçait non seulement l'incarnation mais aussi la résurrection de Christ. Précisons que sa résurrection a eu pour effet de magnifier et de glorifier Christ en tant que Fils de Dieu.

La deuxième, tirée d'Ésaïe 55.3, s'est réalisée lorsque Dieu a **ressuscité [Christ] des morts, de telle sorte qu'il ne retournera pas à la corruption, c'est ce qu'il a déclaré, en disant : Je vous donnerai les grâces saintes promises à David, ces grâces qui sont assurées**. Or, comment un Messie mort aurait-il pu véhiculer les **grâces saintes et assurées** que Dieu avait **promises** à David et à sa postérité ?

La troisième, et la plus importante, est tirée d'un passage apparaissant **encore ailleurs** dans les Psaumes. Effectivement, dans

Psaume 16.10, David déclare : **Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption.** Il est indéniable que David faisait référence au Messie, et non à lui-même, car **David, après avoir en son temps servi au dessein de Dieu, est mort, a été réuni à ses pères, et a vu la corruption.** On ne peut nier que le corps de David est demeuré dans son tombeau après sa mort puisque nul ne croit qu'il soit déjà ressuscité. C'est que, contrairement à David, **celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption.**

Comme on peut le constater, l'accomplissement de toutes ces promesses, ainsi que d'innombrables autres nécessitait la résurrection de Jésus. Après tout, à quoi pourrait bien servir un Messie mort ? Par conséquent, ces promesses de l'Ancien Testament sont autant de preuves que Jésus est bel et bien le Messie.

JÉSUS : LA JUSTIFICATION DES PÉCHEURS

Sachez donc, hommes frères, que c'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui de toutes les choses dont vous ne pourriez être justifiés par la loi de Moïse. Ainsi, prenez garde qu'il ne vous arrive ce qui est dit dans les prophètes : Voyez, vous les arrogants, soyez étonnés et disparaïssez ; car je vais faire en vos jours une œuvre, une œuvre que vous ne croiriez pas si on vous la racontait. (13.38-41)

S'étant attaché au péché, individuellement et collectivement, tout au long de son existence, le peuple juif est douloureusement conscient des ravages et des conséquences qu'engendre l'iniquité. En outre, il est tout à fait en mesure de comprendre les lamentations de David lorsqu'il se repent et demande pardon à Dieu dans les Psaumes 32, 38 et 51. Voyez avec quelle précision Salomon a su résumer leur dilemme : « il n'y a point d'homme qui ne pèche » (1 R 8.46).

Pour un Juif de l'époque, la véritable question qui se pose par rapport au péché est donc de savoir quoi en faire, question très clairement exprimée dans le livre historique de Job : « Comment l'homme serait-il juste devant Dieu ? [...] Comment celui qui est né de la femme serait-il pur ? » (Job 9.2 ; 25.4.) Or, la plus répandue des opinions, à laquelle adhéraient surtout les pharisiens, est celle-ci :

une obéissance extérieure rigoureuse à la Loi. Mais un tel légalisme, étant le simple produit des efforts de l'homme, ne peut refréner les tendances pécheresses inhérentes à la nature humaine déchue. Sans compter qu'il impose un fardeau écrasant, impossible à porter par qui que ce soit (Mt 23.2-4 ; Lu 11.46 ; Ac 15.10), selon qu'il est écrit : « maudit est quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, et ne le met pas en pratique » (Ga 3.10).

Ainsi, à ceux qui s'efforcent en vain de gagner leur salut en observant la Loi, Paul proclame de manière poignante la vérité la plus glorieuse et la plus libératrice qu'on puisse imaginer : **c'est par Jésus que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui de toutes les choses dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse.** En effet, par sa mort expiatoire, Jésus le Messie a pleinement satisfait aux exigences de la loi de Dieu (Ga 3.13), en rendant possible **le pardon des péchés** pour **quiconque croit** en lui. Or, ce pardon s'applique à **toutes les choses**, c'est-à-dire qu'il efface intégralement tous les péchés (Col 2.13,14). Comment ne pas s'émerveiller du fait que l'assassinat du Messie, un péché en soi, ait servi à la fois de sacrifice pour tous les péchés du monde et de chemin vers la gloire par le moyen du pardon parfait des péchés pour tous ceux qui se repentent et croient ?

De plus, qui peut mieux savoir que Paul, un ancien pharisien, que le fait d'observer la Loi ne peut libérer personne de ses péchés ? Il écrira d'ailleurs aux Romains : « Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi » (Ro 3.28 ; voir aussi 1 Co 1.30 ; Ga 2.16 ; 3.11 ; Ph 3.9). Ainsi, le pardon offert en Christ libère les pécheurs **de ce dont ils ne [peuvent] se justifier par la loi de Moïse**, vérité que Paul explicitera dans Romains :

Car personne ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi, puisque c'est par la loi que vient la connaissance du péché. Mais maintenant, sans la loi est manifestée la justice de Dieu, à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes, justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ pour tous ceux qui croient. Il n'y a point de distinction (Ro 3.20-22).

Paul termine son sermon en avertissant solennellement son auditoire de ne pas rejeter le salut offert en Jésus-Christ : **prenez garde qu'il ne vous arrive ce qui est dit dans les prophètes**, à savoir le jugement des pécheurs impénitents et incrédules. Notons que l'Ancien Testament met lui-même en garde contre le rejet du Messie (voir Ps 2.12). Comme pour conforter sa mise en garde, Paul cite en dernier lieu Habakuk 1.5, un des nombreux passages des Écritures qui parlent d'un tel jugement : **Voyez, vous les arrogants, soyez étonnés et disparaîsez car je vais faire en vos jours une œuvre que vous ne croiriez pas si on vous la racontait**. Voilà les paroles qui ont été prononcées au sujet du jugement que Dieu allait faire venir sur le peuple inique de Juda par l'intermédiaire des Chaldéens tout aussi iniques. Paul a donc recours à ce passage pour illustrer la destruction que le Seigneur promet, dans l'Ancien Testament, d'infliger aux pécheurs qui refusent de se repentir et de se soumettre à lui.

Or, le choix que Paul laisse à ses auditeurs est le même pour tous : celui qui acceptera le salut qui lui est offert en Jésus-Christ obtiendra le pardon de ses péchés et la félicité éternelle, tandis que celui qui refusera ce salut s'attirera le jugement de Dieu et la condamnation éternelle, car la grâce et l'amour de Dieu n'annulent en rien sa justice et sa sainte haine du péché. Voici l'exhortation pleine de sagesse que l'auteur de l'épître aux Hébreux adresse à tous ceux qui s'avisent de rejeter l'Évangile :

C'est pourquoi nous devons d'autant plus nous attacher aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne soyons emportés loin d'elles. Car, si la parole annoncée par des anges a eu son effet, et si toute transgression et toute désobéissance a reçu une juste rétribution, comment échapperons-nous en négligeant un si grand salut ? (Hé 2.1-3.)